

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

GAZETTE DES CAMPAGNES

Journal du Cultivateur et du Colon, paraissant tous les Jedis

ABONNEMENT :

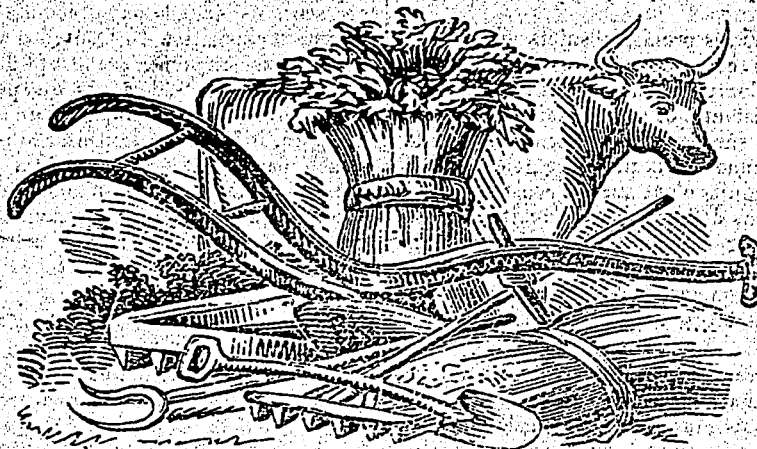
\$1.00, payée invariablement d'avance.

L'abonnement date du 1er avril, 1er juillet, 1er octobre, ou 1er janvier.

On ne s'abonne pas pour moins d'un an.

Tout avis de cessation d'abonnement devra être donné à ce bureau, par écrit, un mois d'avance.

Si la guerre est la dernière raison des peuples, l'agriculture doit en être la première.



ANNONCES :

Le insertion, 10 cts. la ligne
2e etc. 3 cts.

Pour les annonces à long terme, conditions libérales.

Ceux qui désirent s'adresser spécialement aux Cultivateurs, trouveront avantageux d'annoncer dans ce journal.

Engraissons-nous du sol, si nous voulons conserver notre nationalité.

Firmin E. Proulx, Editeur-Propriétaire, à qui toutes lettres, réclamations, envois, etc., doivent être adressés franco

CAUSERIE AGRICOLE

Races bovines de l'Angleterre.

RACE DE DEVON—Il existe, dans un des comtés du sud-ouest de l'Angleterre, le Devonshire, une race particulière, perfectionnée tout récemment pour les besoins de la localité. Cette race est nommée généralement *race du Devon* ou du *North-Devon*. Il y a à peu près un demi-siècle les bestiaux du comté de Devon étaient très-défectueux, gros mangeurs et donnaient peu de profits. Ils avaient la poitrine étroite et plate, le corps très-aplati, sans ampleur, les quartiers de derrière peu développés et les membres très-longs. Le défaut d'ampleur de la poitrine expliquait suffisamment les besoins d'une alimentation des plus abondantes et l'incapacité de ne pouvoir en profiter aussi avantageusement que peuvent le faire les bonnes races améliorées.

Ces défauts de la race du North-Devon étaient d'une grande gravité; car tout bétail qui mange gros et profite peu est une ruine, tandis que, pour le cultivateur, le bétail devrait être une richesse. Il n'y a pas d'opération agricole plus vicieuse que l'entretien d'une mauvaise race animale; c'est la ruine de la culture d'un pays. Toutes les denrées que ce bétail livre à la vente sont d'un prix de revient très-élevé et le prix de vente devrait être plus élevé qu'il ne l'est généralement; mais les acheteurs cherchent le bas prix et ils préfèrent prendre ailleurs les denrées de même qualité qu'on leur offre à plus bas prix. Ceci est élémentaire. Alors les possesseurs des bestiaux non améliorés sont forcés d'abaïser leurs prix pour se mettre au niveau de la concurrence et la spéculation devient une perte presque continuelle, car pour eux les prix de revient sont trop élevés et les prix de vente trop faibles. L'intérêt seul de la spéculation exige donc l'amélioration du bétail et c'est ce qui est arrivé dans le comté de Devon. Les cultivateurs de cette localité, poussés par la nécessité, ont amélioré leurs bestiaux et en ont fait une race qui n'a certainement pas les hautes qualités

et les formes enviables du Durham, mais qui cependant répond parfaitement aux besoins de la localité et à l'état de la culture.

Le Devon a été amélioré par la sélection. Dans ces perfectionnements, on n'a pas changé l'apparence générale de la race, on lui a conservé ses formes, toutes les fois que ces dernières ne constituaient pas un grave défaut de conformation. Ainsi, l'animal a gardé sa longueur première de la tête à la queue; mais on a raccourci les membres surtout dans leurs parties inférieures, de sorte que maintenant le corps paraît plus près de terre et moins élané. Sa poitrine a en même temps acquis plus d'ampleur ce qui est un indice d'une meilleure utilisation de la nourriture. On a aussi grossi les muscles, sans augmenter le volume de la charpente osseuse. Enfin, la race est devenue plus précoce, d'un engraissement plus facile son mérite général s'est suffisamment augmenté et les individus sont devenus assez profitables pour qu'on ne songe nullement à relever ses qualités par des mélanges avec les races plus perfectionnées.

Nous voyons encore ici les avantages que possède la sélection intelligente sur les autres moyens d'amélioration: conservation de la pureté du sang et de toutes les qualités de la race; augmentation de certaines aptitudes que l'on travaille d'une manière toute particulière à élever, rapidité d'exécution. La race Devon est tout aussi rustique qu'elle l'était avant l'amélioration; aucun sang étranger n'est venu lui faire perdre cette précieuse qualité. Elle était parfaitement adaptée au sol et au climat sous lequel elle vivait et sous ce rapport rien n'a été changé par l'amélioration. Elle n'est pas devenue meilleure laitière, ni meilleure travailleuse; mais elle a acquis plus de précocité et est devenue d'un engraissement plus facile. Et c'est là, en combien de temps? Dans l'espace d'une trentaine d'années.

Le croisement peut-il former une race en si peu de temps? Certainement non. Les races perfectionnées qui méritent vraiment ce nom et qui ont subi le croisement comme moyen d'amélioration ne se sont pas formées en aussi peu de temps. Il a fallu quarante, cinquante, soixante ans pour obtenir la fixité nécessaire à l'existence d'une race; car, enfin, nous ne pouvons appeler race ces agglomérations de bestiaux très

différents les uns des autres par leurs caractères et leurs aptitudes et qui ne peuvent transmettre intégralement ces caractères et ces aptitudes à leurs descendants. Le croisement peut certainement produire en moins de temps des individus très-qualifiés; mais ces produits ne sont recommandables que comme individus, comme race leur efficacité est nulle, jusqu'à ce que des travaux constants aient réussi à fixer le sang et avec lui toutes les qualités et les aptitudes que l'on a travaillé à propager.

Au moyen de la sélection, les premiers sujets obtenus ne sont pas aussi beaux que ceux donnés par le croisement; mais si la marche de l'amélioration paraît plus lente au premier abord, elle est plus constante et plus certaine. La sélection agit graduellement mais sûrement, le croisement, dans les bas où il réussit le mieux, donne dès la première génération de beaux produits, mais ces produits n'ont aucune constance, et la race retournerait à ses anciens défauts si on n'avait recours à de nouvelles infusions de sang améliorateur. Ces différences donnent à la sélection un notable avantage sur le croisement et nous ne concevons pas l'engouement que l'on remarque chez nos premiers éleveurs pour le croisement à tout propos et hors de propos.

Les éleveurs du Devonshire ont formé en trente ans de travaux, une assez belle race animale par la sélection pure et simple; et nous, nous travaillons depuis plus d'un demi-siècle pour perfectionner notre race par le croisement, nous faisons depuis ce temps d'énormes dépenses pour l'importation des sujets améliorateurs et nous ne sommes pas beaucoup plus avancés que nous ne l'étions dans les commencements. Pourquoi n'ouvrons-nous pas les yeux sur ces faits et pourquoi ne cherche-t-on pas un moyen d'amélioration plus sûr que le croisement? La réponse est facile: l'engouement et l'absence de principes empêchent de voir la voie fautive où nous sommes engagés.

Depuis que la *Gazette des Campagnes* a commencé l'étude des races bovines de l'Angleterre, le Devon est la troisième et probablement la quatrième preuve de l'excellence de la sélection intelligente comme moyen d'amélioration. Nous avons toujours pris soin de faire ressortir ce fait, toutes les fois que l'occasion s'en est présentée et nous espérons que les éleveurs canadiens ouvriront enfin les yeux et rejetteront le croisement lorsque les circonstances ne demanderont pas impérieusement son concours, dans le travail de transformation de nos différentes espèces animales.

M. Eug. Gayot écrivait en 1860: "L'histoire du Devon prouve deux choses: 1o. on peut élever une race locale au-dessus des qualités propres au sol seulement, en ne la laissant se reproduire que par les sujets les mieux doués; 2o. ce mode de sélection, toujours et partout praticable, suffit à maintenir à une certaine hauteur une race qui est dans son milieu, sans aucun besoin de faire intervenir des types différents, fussent-ils supérieurs à cette race.

"La manie des croisements quand même est née de fausses doctrines; elle ne résulte pas de l'observation des faits. Ce n'est point une loi de nature."

Cette manie qui a été le fléau de tous les pays arriérés qui ont voulu améliorer leurs bestiaux promptement et par la seule puissance du capital est aussi le fléau du Canada agricole. Quelques riches industriels, plus désireux de jeter de la poudre aux yeux de leurs concitoyens et de faire de bonnes affaires que de procurer à leur pays un moyen d'amélioration convenable, importent à grands frais de l'Angleterre des bestiaux soi-disant améliorateurs. Ils en retirent un bon profit, mais l'amélioration n'en marche pas plus vite pour cela. Malheureusement leurs idées sont du chemin et ils réussissent à leur par les cultivateurs.

On a importé du Durham, du Hereford, de l'Ayrshire, de l'Alderney, passe encore pour ces quatre races qui occupent le haut de l'échelle pour leur sorte de production soit en viande, soit en lait, soit en crème; mais on a importé aussi du Galloway, du Devon, qui, quoique très-précieux dans leurs localités réciproques, ne possèdent pas cependant des qualités et des aptitudes assez élevées pour mériter les déboursés qu'entraîne une importation. Néanmoins toutes ces races anglaises ont des représentants dans le pays, comme nous le voyons par le programme d'exposition du Conseil d'agriculture. Chose curieuse et qui nous surprend beaucoup de la part du Conseil, c'est qu'aux yeux des rédacteurs du programme, toutes les races que nous venons de nommer ont une égale valeur amélioratrice; car, enfin, il faut bien le penser ainsi, puisque les prix sont les mêmes pour toutes. On donnera \$35 pour le premier prix à un taureau Devon et on n'allouera que la même somme à un taureau Durham, Hereford, Ayrshire. Ce n'est certainement pas ainsi que l'on reconnaît le mérite des races, en supposant qu'elles conservent leurs mérites lorsqu'on les implante sur nos cultures.

La race du Devon n'a pas d'aptitude spéciale, c'est, ou plutôt dit, une race à toute fin: Elle produit d'excellente viande, donne un lait très-riche, et travaille bien; mais elle ne possède aucune de ces aptitudes à un degré bien éminent.

La race améliorée n'est pas d'un engraissement très-facile encore quoiqu'elle ait fait beaucoup de progrès sous ce rapport. On trouve l'explication de ce peu d'aptitude à prendre la viande, dans sa conformation générale. En effet, si on examine bien la conformation d'un sujet Devon, on voit qu'elle n'est plus celle des premières races de boucherie, elle s'éloigne beaucoup du Hereford et encore plus du Durham lequel est, comme nous l'avons vu, la race de boucherie la plus perfectionnée de nos jours et le type des bestiaux d'un engraissement facile et précoc. Ce n'est pas que la race Devon ne tire pas un parti avantageux de la nourriture qu'elle reçoit; au contraire, elle se nourrit très-bien, mais elle est exigeante sur la qualité des aliments. Avec une nourriture pauvre, elle ne profite pas aussi bien que nos races rustiques et avec une nourriture riche, elle n'acquiert pas un développement aussi considérable que les races perfectionnées. La viande du Devon est d'excellente qualité, juteuse, tendre, et bien marbrée, c'est-à-dire que toute la chair est formée par le mélange en proportion convenable de la graisse avec le tissu musculaire. La graisse possède une belle couleur jaune qui se remarque en regardant l'extérieur du corps des animaux et qui constitue, comme nous le verrons, un des caractères distinctifs de la race.

Comme producteur de travail, le Devon ressemble assez à notre petit boeuf canadien. Sa structure générale, son flanc long indiquent que, semblable au boeuf canadien, il est plus agile que fort. Sans fatigue aucune, il trotte bien sous le harnais et, dans l'exécution des labours, il possède souvent assez d'agilité pour aller aussi rapidement que le cheval. Il ne peut traîner de lourds fardeaux, comme ces colosses que nous connaissons dans le pays sous le nom de *boeufs américains*. Ces derniers ont la force qui leur permet de traîner de lourdes charges pendant une longue journée; le Devon, au contraire, a moins d'énergie musculaire, mais il possède la vitesse qui, dans les travaux de la ferme est souvent plus avantageuse que la force.

La femelle est médiocre laitière, elle ne donne pas une grande quantité de lait et la durée de sa lactation n'est pas très-longue; mais son lait est d'une grande richesse et cette qualité est si précieuse que, souvent, elle fait préférer le Devon à beaucoup d'autres races. Enfin, nous la répétons, le Devon n'a possédé aucune aptitude à un très-haut degré; mais dans la culture où elle s'est formée et dans toutes les cultures riches où les

besoins de la spéculation demandent, des bestiaux, capables de produire du travail, de la viande et du beurre, le Devon devient très-précieux. (A continuer.)

REVUE DE LA SEMAINE

Les nouvelles d'Europe sont des moins certaines. Le télégraphe transatlantique brode à son aise sur la guerre franco-prussienne et nous en sommes à nous demander à quoi sert ce nouveau prodige du progrès moderne. Il dit blanc, il dit noir, il annonce des nouvelles aujourd'hui pour avoir le plaisir de les contredire demain. Un jour il nous apprend une bataille, un autre jour il est question de paix et le lendemain les armées sont en présence.

Il nous faut donc attendre les journaux pour avoir des informations certaines; et quant aux bavardages du télégraphe, il faut les donner à lire à ceux qui n'ont pas autre chose à faire. Les partisans acharnés du progrès matériel devraient néanmoins veiller à ce que cette langue sous-marine fut plus véridique. Sinon, on dira que leur télégraphe a la langue trop longue, et qu'il est devenu un instrument de mensonge! O progrès!

On ne peut guère ajouter plus de foi aux dépêches qui regardent le Concile. Comme nous l'avons dit dans notre dernière revue, le télégraphe nous avait annoncé que le dogme de l'Infaillibilité avait été adopté par un vote de 450 voix contre 88. Il dit aujourd'hui que le dogme a été proclamé par 538 voix contre 2. Et ce vote sur l'opportunité de la définition qui a réuni 450 voix contre 88? Et les derniers chiffres, 538 contre 2, indiquent-ils le vote sur la définition elle-même? Nous n'en savons rien; et il est très-possible même que tous ces chiffres soient imaginaires. Une seule chose est certaine, c'est que le dogme est proclamé à l'heure qu'il est, ou le sera très-prochainement à une immense majorité.

Le gallicanisme en mourra-t-il cette fois? — Il y a tout lieu de le croire, et s'il oserait encore donner quelques signes de vie, une condamnation de l'autorité infaillible achèverait de le ruiner.

Pendant que Pie IX, malgré son grand âge, et les fatigues énormes qu'il acquiescent, continue de se bien porter, et de présider aux destinées du monde, un libre-penseur, qui croyait probablement vivre assez longtemps pour assister à la chute de la Papauté, vient de mourir, misérablement, à Washington. M. Prévost-Paradol, qui était tout récemment arrivé aux Etats-Unis comme ambassadeur de France, a été subitement atteint d'aliénation mentale et s'est suicidé.

C'était un écrivain de talent et un enfant gâté de la popularité. Il n'avait pas encore 41 ans, et il était membre de l'Académie française depuis cinq ans. Hélas! la France est ainsi faite que les adeptes du libéralisme y font fortune, et que les vrais catholiques y végètent. Pour les écrivains libéraux on y a des médailles, des croix, d'honneur, des chaires et un grand nombre de places, avantagieuses; mais on n'épargne pas les rigueurs et les persécutions aux journalistes qui se dévouent à la défense des doctrines romaines. M. Prévost-Paradol a laissé quelques ouvrages d'histoire, de politique et de littérature. Il était, depuis longtemps, rédacteur du *Journal des Débats*.

Nous annonçons, il y a quelque temps, le triomphe des catholiques dans les dernières élections de la Belgique. Ce triomphe a produit le résultat qu'on attendait, et le ministère libéral a fait place à un ministère catholique définitivement constitué sous la présidence de M. le Baron d'Anethan.

Le dernier No. de l'*Univers* contient une lettre fort inté-

ressante de trois curés français, anciens élèves de Mgr. Darbois. Il s'est élevé des doutes sur les opinions de Mgr. l'Archevêque de Paris, au sujet de la question de l'Infaillibilité; et certains journaux catholiques libéraux l'ont depuis longtemps rangé parmi les anti-infaillibilistes. Ces trois curés écrivent que Mgr. l'Archevêque de Paris a été leur professeur de théologie, et ils affirment qu'il leur a toujours enseigné avec beaucoup de force et de talent la thèse de l'Infaillibilité pontificale. En référant à leurs cahiers de notes, ils y ont retrouvé toutes les preuves qu'on apporte au soutien de ce dogme, preuves tirées de l'Écriture Sainte, des Conciles, des Saints Pères, de l'histoire ecclésiastique et de la raison; et le savant professeur y proclamait le dogme en ces termes: *"Potest fidei decreta edere que christianos omnes obligent, et est infidei in fide et infallibilis."*

Un prélat Chaldéen, Mgr. l'Archevêque d'Amadia, répondant à cette partie des *Observations*, où Mgr. Dupanloup soutient que la définition de l'Infaillibilité pontificale sera un obstacle à la conversion des hérétiques, des schismatiques et des infidèles, a écrit une belle lettre à l'ancien évêque de Luçon. Il y soutient que la plupart des chaldéens ont embrassé l'union catholique à la lumière d'un livre qui fut toujours en grande estime chez eux et chez leurs ancêtres. Or ce livre posait et démontrait la proposition suivante: "Qu'il est impossible que le Pape se trompe en matière de Foi."

Rien de neuf dans notre pays pendant la dernière huitaine. Tous les journaux, de toutes nuances et de toutes couleurs ne parlent plus que de deux choses: l'Infaillibilité pontificale et la guerre. L'humanité ne se repose jamais: après le travail de l'esprit, vient le travail du corps, après les luttes des opinions viennent celles des armées.

La presse catholique du monde entier, et celle du Canada en particulier font des vœux pour la France dans ce grand combat qu'elle va livrer à la Prusse. Il ne peut en être autrement, et la France a droit de compter sur nos sympathies et sur nos prières. Malgré ses erreurs libérales, la France nous est toujours bien chère, et son nom réveille encore en nous des affections et des souvenirs. D'ailleurs, n'est-ce pas elle qui a protégé Rome et qui la protège encore? Et n'est-elle pas encore une fille chère à l'Église. La Prusse n'a aucun de ces titres, aucune de ces sympathies.

Nous nous associons donc de grand cœur aux sentiments que M. Eugène Veillot exprime à ce sujet.

"Toute guerre, dit-il, entraîne tant de désastres et cache un si redoutable inconnu, que bien que celle-ci nous parût inévitable et dû devenir nécessaire, nous ne l'appellions pas. Mais puisque la question est posée, nous félicitons le Gouvernement de l'attitude qu'il a prise et nous lui demandons d'y persévérer. En défendant l'honneur et les intérêts de la France, il servira tous les grands intérêts de l'ordre politique et social."

La Prusse ne poursuit aujourd'hui que des conquêtes territoriales et une domination politique; mais par ses traditions, son organisation, ses tendances, par le caractère même des nations qu'elle doit rencontrer sur son chemin, elle serait ennemie de l'Église. Cette question touche sans doute assez peu nos hommes d'État. Pour nous, elle compte parmi les raisons qui nous feraient accepter d'un cœur ferme une lutte contre la Prusse.

Et maintenant, si les politiques pouvaient comprendre quelque chose au plan divin, ils remarqueraient peut-être que les affaires du Concile, à travers tous les obstacles extérieurs et intérieurs, ont été conduites de telle sorte que le dogme de l'Infaillibilité sera proclamé au moment où s'élève un conflit qui peut ajourner indéfiniment la nouvelle réunion des évêques et changer l'état général de l'Europe et du monde."

Encore la "Minerve"

M. le rédacteur de l'excellent journal l'*Union des Cantons de l'Est*, citant du *Journal des Trois-Rivières* l'écrit que nous avons reproduit la semaine dernière, le fait suivre des judicieuses réflexions suivantes. Nos lecteurs pourront voir une fois de plus quels sont les motifs qui inspirent la feuille moutrécaise dans la guerre qu'elle cherche à nous faire.

Nous félicitons notre confrère du *Journal d'avoir si bien dit* et nous le félicitons aussi la *Gazette des Campagnes d'avoir pour* certains des desseins tels que le *Nouveau Monde* et le *Journal des Trois-Rivières*.

La *Gazette*, nous devons le dire, a soutenu la lutte contre la *Minerve* avec toute la dignité de sa cause. Son rédacteur n'a pas entrepris de briser la réputation de son adversaire, mais il a combattu pour le triomphe des principes qu'il professe. On ne saurait en dire autant de la *Minerve* qui assurément n'a eu dans toute cette discussion, que l'ambition d'avoir le dessus et de finir par écraser, non seulement l'adversaire, mais encore la *Gazette des Campagnes*, elle-même qui porte ombrage à ses propriétaires.

Ce n'est pas l'amour de la vérité qui a poussé la *Minerve* à faire cette guerre injuste à la *Gazette*, ni la charité qui lui a dicté l'acousation adhésive qu'elle n'a pas rougi de lancer contre un honorable adversaire pour servir ses fins. Voit-on là l'expression d'un homme convaincu, lutant uniquement pour le triomphe de la vérité? Non, la passion fait place à la conviction, l'orgueil, l'envie, la colère se prêtent la main, invente de honteuses histoires pour perdre et deshonnorer un nom respectable et s'assurer une supériorité impossible. Les principes ne sont rien, l'intérêt personnel, le désir de passer pour supérieur en fait de science, de religion, de dévouement à l'Église est tout. C'est là le secret ressort qui fait mouvoir les batteries de la belliqueuse *Minerve*, lorsque l'ombrage d'une personne ou d'une chose quelconque offusque sa vue et lui déplaît.

On ne saurait trop regretter de voir le plus ancien journal conservateur et catholique du pays, soulever les passions contre ceux dont il devrait se ménager l'amitié, et le voir se faire des ennemis de ceux qui devraient être ses alliés. Du train qu'elle y va, la *Minerve* n'aura plus bien dit un seul contenu; après avoir satisfait ses ressentiments contre tous ses meilleurs amis, qui voudra faire cause commune avec elle?

La cause catholique et conservatrice ne la compte plus comme son chef, pas même comme partisan puisqu'elle a sacrifié ses meilleurs contents à son ambition, à sa haine, à sa vengeance, en un mot à ces plus mauvaises passions.

L'article du *Journal des Trois-Rivières* a attiré à son rédacteur une grosse bordée d'injures de la part de la *Minerve*. On trouve dans cette triste réplique des grossièretés de langage injurieuses à la rue. Au bureau de la *Minerve* cela s'appelle de l'indépendance, nous le savons, mais ce zèle des personnes qui ont la noble notion des convenances, cela s'appelle tout court : grossièreté. Il faut être bien à bout de raisonnements pour recourir à de semblables procédés. Non, comme dit notre confrère des *Cantons de l'Est*, ce n'est pas l'amour de la vérité qui pousse la *Minerve* à maltraiter ses confrères, mais c'est tout d'abord l'orgueil, puis en dernier lieu l'amour du gain. L'orgueil lui fait croire qu'elle est capable d'aborder toutes les questions politiques, philosophiques, théologiques, etc, et puis avec cette haute idée d'elle-même, elle s'aventure à tort et à travers sur toute espèce de sujets. Si encore elle avait la docilité d'écouter les renseignements qui lui sont charitablement offerts. Mais non, une fois engagée dans une discussion, elle devient hargneuse et entêtée, mêle tout, dénature les faits, comme dans la réponse au *Journal des Trois-Rivières*, où elle confond, soit par ignorance, ou soit malicieusement, le théologien De Angelis, avec le cardinal, puis ensuite elle crie victoire. On écrit aujourd'hui à la *Minerve*, presque comme au *Journal de Québec* : sa réponse au *Journal des Trois-Rivières* en fait foi. Son excessive complaisance la porte jusqu'à l'imitation des défauts de son ami : on y trouve le même entêtement, la

même grossièreté, et le même talent de déplacer une question.

Nous avons dit aussi que l'amour du gain la domine. C'est justement ce qui l'excite contre la *Gazette des Campagnes*. L'amour maternel la rend cruelle et jalouse. C'est depuis la naissance de la *Semaine Agricole* qu'elle a l'idée de nous égorger. Les \$1000 du Conseil d'Agriculture n'ont pu la calmer. Elle a toujours peur, dirait-on, que la *Gazette* ait une petite part. Et voyez ce que c'est que le mauvais exemple. La petite *Semaine*, son unique enfant, à force de voir grimacer sa vieille mère sous l'influence de la mauvaise humeur, commence elle aussi à nous montrer les dents. Elle avait pourtant bien promis d'être sage, en face de la dote qu'elle convoitait et qu'on a fini par lui accorder..... Ce que c'est que le mauvais exemple. C'est un vice de naissance : telle mère, telle fille ! Cette jeune *Semaine* est bien justifiable d'en agir ainsi, surtout pour éclaircir des points d'histoire qu'elle paraît ignorer; dans son No. du 14 de juillet, elle a prouvé qu'elle n'était pas encore initiée aux secrets de ses maîtres.

Après cela rien d'étonnant que le *Nouveau Monde*, le *Journal des Trois-Rivières*, la *Gazette des Campagnes* soient des journaux sans valeur. On finira par vous connaître, allez ! Vous ne savez plus même écrire le nom du journal qui vous inquiète tant depuis quelques semaines.

De la fenaison

Il n'y a peut-être pas de travaux culturaux sur lesquels on soit moins d'accord que sur la récolte, la transformation et la conservation des herbes des prairies. Il est évident que le cultivateur, en convertissant ses fourrages en foin, désire leur conserver la plus grande partie de leurs éléments nutritifs. En premier lieu, il s'agit donc de savoir à quelle époque de leur croissance les arbres ont atteint leur plus grande valeur nutritive, et, sur ce premier point déjà, on est loin d'être d'accord, car si la chimie nous apprend que les matières immédiatement solubles dans l'eau sont celles qui conviennent le mieux à la nourriture des animaux et que, par cela même, il convient de couper l'herbe lorsqu'elle contient la plus grande partie de gluten, d'amidon, de sucres, et autres matières solubles dans l'eau; on a, par contre, remarqué qu'avant la floraison les plantes sont aqueuses, et que la plupart ne prennent un grand et prompt accroissement qu'à cette époque de leur vie végétative; il y a donc perte en coupant trop tôt; mais, par contre, il est reconnu que durant la dernière période de la fructification, celle qui correspond à la formation des semences, le sucre décroît rapidement, les parties herbacées deviennent ligneuses, la fixation du carbone sous une forme plus solide devient de plus en plus considérable, et les matières nutritives, d'abord contenues dans les chaumes et les tiges, passent dans les graines. Or, comme la plupart des graines se perdent pendant le fanage, le bottelage et les manipulations que le fourrage exige avant d'être donné aux animaux, il en résulte qu'une grande partie des matières nutritives se trouvent perdues.

Il est prouvé par de nombreuses expériences pratiques et aussi par le raisonnement, que de même qu'une botte de bon foin vaut mieux qu'une botte de paille, de même une botte de foin composée de plantes diverses coupées en pleine vigueur et soigneusement récoltées renferme plus de matières nutritives que si ces mêmes plantes avaient atteint toute leur croissance, et si une partie de ces sucres nutritifs qui sont restés dans les chaumes et dans les feuilles étaient passés dans les graines, et cela d'autant plus que ces graines seront perdues presque en totalité.

Une des difficultés qui surgissent lorsqu'il s'agit de déterminer l'époque favorable pour la coupe de l'herbe, provient de

ce que les prairies étant composées d'un grand nombre de plantes fleurissant à des époques différentes, il est difficile de désigner au juste l'époque la plus convenable : ainsi la *fouve odorante* et le *vulpin des prés* sont défleuris lorsque la plupart des *pâturins*, des *bromes* et des *sténuques* sont en pleine floraison, que les *agrostis* commencent à fleurir et que la phléole montre seulement sa panicule spiciforme. Cette situation embarrasse souvent le cultivateur qui tient toujours plus à la quantité qu'à la qualité : il sait que s'il coupe trop tôt, non-seulement il perdra en quantité, mais encore l'herbe qu'il récoltera sera aqueuse et peu nutritive ; par contre, il oublie que, s'il coupe trop tard, la valeur nutritive sera de beaucoup diminuée et le foin, moins apprécié par les animaux, leur profitera moins, et que plus la prairie sera effroutée, plus les plantes souffriront, seront affaiblies et le regain sera notablement diminué.

En résumé, il vaut beaucoup mieux couper trop tôt que trop tard.

La récolte des foin n'a donc pas d'époque fixe, elle varie selon le climat, la température atmosphérique de l'année, la nature des plantes qui composent la prairie, son exposition, ainsi que la nature de la terre. Toutes ces circonstances peuvent faire varier beaucoup le moment favorable pour opérer la fenaison, au point que dans une même propriété on peut avoir terminé d'un côté tandis que, d'un autre, le foin n'aura pas encore atteint une maturité suffisante. Ensuite, le temps a aussi une influence qu'il ne faut pas négliger, car le foin perd beaucoup lorsqu'il est mouillé par la pluie, et il est souvent convenable de retarder la coupe de quelques jours, pour laisser passer une période de mauvais temps. — ED. VIANNE.

Si j'étais cultivateur

Si j'étais cultivateur (fermier ou propriétaire de terres) et que j'eusse une famille, voici comment je m'y prendrais pour préparer mes enfants à exercer la même profession que moi, et pour les mettre à même de faire mieux que leur père.

Et d'abord, mes enfants, filles et garçons, seraient, dès l'âge de 6 ou 7 ans, placés à l'école du village ; ils y resteraient jusqu'à l'âge de 13 à 14 ans. Je ferais en sorte durant ces premières études, de les y envoyer régulièrement, car l'habitude qu'ont la plupart des enfants des campagnes de ne fréquenter les classes que pendant les mois d'hiver nuit considérablement à leurs progrès : ils oublient en été ce qu'ils ont appris en hiver.

Dès qu'ils sauraient lire je tiendrais à ce qu'ils eussent entre les mains un ouvrage d'agriculture et d'horticulture, qui serait lu à son tour et dont une explication simple et à leur portée serait donnée par l'instituteur. Je prierais aussi ce dernier de leur faire quelques dictées relatives à la science agricole, dont il trouverait le texte dans les publications périodiques ou dans les livres composant sa bibliothèque personnelle ou celle de la paroisse.

Je lui exprimerais aussi le désir de voir les connaissances en calcul appliquées à la comptabilité agricole : les problèmes à résoudre auraient trait au prix de revient, d'achat, de vente des denrées ; des bénéfices que peut donner telle ou telle récolte, en tenant, bien entendu, compte du prix du fermage, des frais de culture, des sommes représentant la valeur des engrais, des semences, etc., etc.

Si l'instituteur donnait un enseignement agricole pratique, je serais heureux de voir mes enfants y prendre part, et je ne regretterais pas les quelques heures qu'ils emploieraient à travailler sous les yeux de leur maître.

Quand mes filles reviendraient de l'école, elles seraient habituées par leur mère au travail intérieur de la maison ; elles

s'occuperaient avec elle du ménage, de la laiterie, de la basse-cour ; elles entretiendraient une grande propreté dans les différentes parties de la maison.

J'obligerais les garçons à mettre en ordre tout ce qui se dépose dans les cours, dans les greniers, sous les hangars ; je les habituerais à réunir les balayures, les débris de végétaux éparés, et à les transporter dans le lieu destiné aux composts.

Ils iraient avec leurs sœurs arroser le jardin, sarcler les légumes, cueillir les fruits. Ils seraient même chargés de sa culture entière dès que leurs forces le permettraient, et aussi des soins à donner aux bestiaux.

Je les conduirais dans les champs quand je m'y rendrais soit pour labourer, soit pour semer, soit pour faucher. S'ils ne pouvaient prendre part à mes travaux, ils seraient attentifs à mes opérations, que, du reste, je leur expliquerais.

Si, dès qu'ils auraient atteint l'âge de 14 ou 15 ans, je pouvais me passer des bras de mes fils, je solliciterais leur admission dans une ferme école, d'où ils sortiraient, après trois années d'étude, avec des forces physiques plus développées et une instruction agricole plus étendue. Si encore leur présence chez moi n'était pas trop nécessaire, je les enverrais dans une exploitation bien dirigée, chez un cultivateur intelligent, où ils continueraient à apprendre de bonnes méthodes et se formeraient au contact de nouvelles personnes. Enfin je tâcherais de les diriger dans le choix d'une épouse.

Dans cette tâche difficile, j'examinerais avant tout l'honorabilité des familles auxquelles je désirerais les voir s'allier, les goûts simples, l'état de santé et le degré d'amour du travail des campagnes que je voudrais leur donner. — J. DUNAND.

Travaux du mois d'août

Ce mois, de même que les deux suivants, est d'une très-grande importance pour le cultivateur. C'est l'époque où il recueille une partie de ses produits, fruits de ses avances et de ses pénibles labeurs.

Il faut, dans cette saison, un redoublement d'activité, de soins et d'intelligence. Si le beau temps persiste, tous les cultivateurs, l'inapte et l'habile, le paresseux et l'ignorant finiront par réussir ; mais si la température contrarie les opérations agricoles, si, par exemple, les pluies sont fréquentes ou persistantes, ou s'il survient une forte sécheresse accompagnée de vents, on verra une grande différence dans le succès de l'un ou de l'autre. Le premier, c'est-à-dire l'inapte ou le paresseux, perdra une grande partie de sa récolte ; le second, au contraire, sauvera tout ou presque tout. Quand arrive le moment de couper ou de rentrer les produits, on doit se dire que chaque jour de retard est une perte énorme, et il ne faut pas craindre de prendre, s'il le faut, le double de bras pour faire l'ouvrage en moitié moins de temps.

Récoltes. — On continue actuellement la fenaison avec tous les soins qu'exige cette importante opération. Puis, vers la dernière quinzaine de ce mois, on fait la seconde coupe des trèfles et on commence la récolte des grains qui sont arrivés à une maturité suffisante, tels sont les blés d'automne, les *goudrioles*, les blés de printemps, l'orge, le seigle, l'avoine, les lentilles, les pois, et on commence l'arrachage du lin et du chanvre semés de bonne heure.

Ordinairement les blés doivent se récolter avant leur complète maturité : d'abord, parce que le grain est de meilleure qualité et produit plus de farine à la mouture et ensuite parce qu'il n'éprouve point de pertes par l'égrainage. Le moment le plus propice c'est lorsque le grain est encore tendre, mais non pas en lait. La couleur de la paille ne donne pas d'indices bien certains ; car dans les années de sécheresse, elle est déjà jaune vers le haut et le grain est encore laiteux ; tandis que le contraire arrive dans les années humides.

L'orge faite de bonne heure au printemps est récoltée vers le commencement de ce mois, puis rentrée et immédiatement battue pour être livrée à la vente ; alors le cultivateur peut profiter des prix momentanément élevés de l'époque actuelle.

Pendant ce mois, on ne fait que commencer la récolte de l'avoine, pour la continuer pendant une grande partie du mois suivant. Cette céréale mûrit très-irrégulièrement; de sorte que pour éviter les pertes, on est obligé de la couper dès que les premiers grains sont mûrs, quoique les derniers soient encore verts; C'est encore pour cette raison que l'avoine reste en javelles sur le champ plus longtemps que les autres céréales. Mais ce long javelage ne lui fait pas tort; quelques pluies, pourvu qu'elles ne soient pas trop fortes, ni de longue durée, sont même favorables au javelage et font augmenter le volume et la qualité du grain car ce dernier se nourrit encore des sucs contenus dans sa tige; le battage est, en outre, rendu plus facile. Cependant, on abuse trop souvent du javelage, aussi perd-on une partie des meilleurs grains et la paille se trouve-t-elle fortement détériorée.

La récolte des lentilles demande beaucoup de précautions, et si on ne peut saisir le moment favorable pour son excès, on s'expose à laisser une grande partie des meilleures graines sur le champ; car, sous l'action des fréquentes alternatives de pluie et de sécheresse, aussitôt que les gousses sont jaunes, elles souvrent spontanément. Jors même que la plante est encore verte, l'opération s'exécute le matin, à la rosee, par le faucillage ou l'arrachage des tiges. On les met ensuite en petits tas que l'on retourne de temps en temps avec précaution; quelques jours après, on les rentre et on les bat immédiatement; puis on les sécher à l'air libre les pesas dont la valeur nutritive est à peu près égale à celle du foin.

Les pois doivent être traités à peu près de la même manière. Quant à la récolte du lin et du chanvre, on ne fait que la commencer en août, nous n'en parlerons qu'en septembre. Enfin, c'est à la fin de ce mois que l'on fait la seconde coupe du trèfle. — J. D. S.

Petite chronique

La sécheresse que nous pensions disparaître grâce aux fréquents orages que nous avons eus dans les premières semaines du présent mois, est malheureusement revenue. Depuis une dizaine de jours nous avons une chaleur tropicale, et un soleil de feu qui semble vouloir détruire la végétation.

Dans nos localités on voit jaunir les orges, les blés, et même les prairies. C'est une maturité hâtive. Les champs où paissent les bestiaux s'appauvrissent visiblement. On se plaint un peu partout de cet état de chose, mais, si nous ajoutons foi aux rapports des touristes, les paroisses en bas de la Rivière-du-Loop, en allant vers Rimouki, sont celles qui souffrent le plus. Il n'y est presque pas tombé de pluie depuis le mois de mai.

Jeudi dernier, vers 4 heures du matin, il est tombé une pluie abondante sur la ville de Québec et les paroisses environnantes. Le tonnerre éclatait avec un bruit formidable; ici nous avons eu un ciel nuageux, mais de pluie point.

Dimanche, vers 5 heures du soir, nous avons eu une violente tempête de vent et de pluie. C'était à se croire en plein janvier; la pluie poudrait comme la neige. Le coup de vent n'a pas eu heureusement de durée, car autrement nous aurions certainement à déplorer quelques accidents. Les éclairs ont sillonné le firmament en tous sens pendant environ une heure, et nous avons eu de formidables éclats de tonnerre.

La pluie a continué de tomber pendant la soirée et une partie de la nuit. C'est un grand bienfait pour nos entrées.

Les travaux de la fenaison sont commencés depuis la semaine dernière sur la ferme-modèle du Collège. Samedi on a fait engranger au-delà de 80 voyages de beau et bon foin. Grâce aux améliorations déjà faites les années dernières, les champs de la ferme sont ceux qui paraissent le moins souffrir de la sécheresse. On peut facilement le constater en jetant un coup d'œil sur les champs voisins. Quoiqu'inférieures à celles de l'année dernière, les prairies sont encore bien fourmies, et les grains ont une très-belle apparence.

Nous lisons dans le Journal d'agriculture de St. Hyacinthe ce qui suit:

La moisson, dans le comté de Stanstead, a assez bonne apparence, à l'exception du foin dans les vieilles prairies. La récolte du foin sera plus légère qu'à l'ordinaire, dans tous les townships, croyons-nous, et surtout c'est pour la même raison : la formation

d'une épaisse couche de glace sur la terre; l'hiver dernier et la sécheresse du printemps. Cependant, le foin est beau dans les prairies nouvelles. Quant au grain de toute sorte, partout l'apparence en est belle.

Les pluies que nous avons depuis quelques semaines dans le district des Trois-Rivières, ont fait un bien immense à la moisson. Le foin va rester court. Nous n'aurons pas la moitié de ce que nous avons eu l'an dernier.

On se plaint généralement que la vermine a mangé le blé en herbe et que la récolte en sera peu de chose. Les autres grains ont repris de l'apparence, et la moisson sera beaucoup meilleure qu'on ne s'y attendait. — Le Constitutionnel.

Un nouveau débouché ouvre à notre commerce. M. Eugène Géri, négociant et viticulteur de la Charente Inférieure, France, a acheté hier, à Trois-Rivières, plusieurs cargaisons de foin pour l'importer en France. Nous espérons que ce n'est là que le début d'un commerce qui prendra des proportions beaucoup plus étendues. — Le Constitutionnel.

Nous avons célébré mardi la belle fête de Ste. Anne. Comme les années dernières il y eut un grand concours d'étrangers. C'est un beau et touchant spectacle que cette manifestation de foi et de pitié qui se fait chaque année, à cette époque, à l'égard de la bonne Sainte Anne, spirituelle, consolant et bien encourageant. Puis, cette grande confiance envers cette sainte se conservera toujours dans le cœur du peuple canadien car jusqu'à ce jour la dévotion à Ste. Anne a été parmi nous une dévotion pour ainsi dire nationale.

RECETTES

Contre les vers chez les enfants

Faites une forte infusion de sauge dans laquelle vous ferez dissoudre une petite quantité de saleratus; sucrez la liqueur et ajoutez un peu de lait si vous le désirez.

Pour empêcher les bouilloires de se couvrir de chaux

Souvent les eaux employées pour les usages domestiques sont chargées d'une quantité considérable de carbonate de chaux qui s'y tient en suspension à l'aide d'un excès d'acide carbonique. Lorsqu'on fait bouillir ces eaux, l'acide carbonique se dégage et le chaux qui plût le carbonate de chaux se précipite au fond du vase. Il tapisse alors toute la partie intérieure de la bouilloire (bombe ou canari) d'une croûte calcaire qui diminue l'action du feu et retarde l'ébullition de l'eau. Pour prévenir cet inconvénient, on jette dans la bouilloire, une écaille d'huître sur laquelle la chaux viendra se déposer au lieu d'engorger les parois intérieures de la bouilloire.

Destruction des puçerons par le tabac

Il est peu de nos lecteurs qui ne savent qu'une forte décoction de tabac est toujours plus ou moins efficace pour opérer la destruction des puçerons. En prenant une pinte de cette nicotine auquel on ajoute cinq pintes d'eau, on obtient un mélange qui, projeté sur les parties atteintes par les puçerons, fait mourir ceux-ci. Si deux jours après cette opération on apercevait qu'il y a encore des puçerons, on recommencerait une seconde aspersion. Il est bien rare qu'on soit obligé d'aller au-delà de deux fois.

Moyen pour obtenir de gros œufs

Un fermier de la Limagne nourrit ses poules de manière qu'elles lui font des œufs d'un poids énorme, quelquefois avec deux ou trois jaunes, et en hiver comme en été. Voici sa méthode: il prend une mesure de gousses de lin sans graines, qu'il met dans un four médiocrement chaud pour les sécher; il les fait battre ensuite comme des grains, et les met dans l'eau bouillante; il y mêle une mesure de son de froment, et autant de farine de gland; il en fait une pâte avec une quantité d'eau proportionnée et en nourrit ses poules, qui lui payent richement sa peine. — Revue d'économie rurale.

FEUILLETON

LA FILLE DU BANQUIER

SECONDE PARTIE

XIX

La figure sous la fenêtre. Passons quand même.

(Suite)

Notre héros s'avança silencieusement, une main posée sur son paletot, et l'autre enfoncée dans la poche de son paletot, et serrant l'un des pistolets que Charlot lui avait prêtés.

Emma, qui avait pu s'égarer dans ses rêveries, se réveilla tout doucement, et se vit à côté de lui, au centre de la lumière.

La pièce dans laquelle ils plongèrent leurs regards était une vaste cuisine, et la réflexion qu'ils voyaient sur la muraille était celle d'un feu de charbon qui brûlait dans la cheminée.

La cuisine était vide. Ceux qui devaient l'occuper, étaient, sans doute, avec le cocher et le portier.

Il n'y avait pas de temps à perdre. Georges se précipita vers la porte donnant sur le jardin.

Les barres furent enlevées, la clef, qui était restée dans la serrure, tourna sans difficulté, et la barrière, qui les séparait de la liberté, roula lentement sur ses gonds.

Une bouffée d'air frais, un cri étouffé, poussé par la personne, qu'ils avaient aperçue de la fenêtre, et qui serra Emma, Keradenc dans ses bras, et puis...

Libres ! leur restait encore la cour à traverser, la rue à atteindre avant d'être hors de danger.

XX

Une surprise. Tout est perdu.

Georges, Charlot et Emma tourmentés par la misère, et reprirent le chemin par lequel les deux premiers étaient entrés dans le jardin.

Heureusement la lune était cachée derrière de gros nuages, et l'espace qu'ils avaient à franchir était dans l'ombre.

Charlot passa le premier pour ouvrir la porte. Il était suivi de près par Georges et Emma Keradenc. Celui-ci avait été son pardessus et l'avait jeté sur les épaules de la jeune fille.

Dans ce pardessus étaient les pistolets de Charlot, que Georges avaient oubliés.

Ils atteignirent la porte, que Charlot avait ouverte, assez pour qu'ils pussent passer ; cela fait, le jeune homme se pencha doucement, et les rejoignit dans la rue.

Tous eurent un long soupir de soulagement. Emma Keradenc se mit à pleurer.

Ils marchèrent lentement, Georges soutenant la jeune fille, et Charlot les précédant, d'une petite distance, et étant sur le qui-vive.

Ils étaient déjà sortis de la rue, et avaient pénétré dans une autre rue, et sombre, quand Emma Keradenc s'arrêta soudainement, et joignit les mains avec un geste d'aboléses poir.

— Crnelle ! egoiste ! que je suis, s'écria-t-elle, est-il possible que je n'aie pas eu une pensée pour cette pauvre Jeanne, qui est restée au pouvoir de ce bonhomme !

— Jeanne ! quelle Jeanne ! demanda Georges.

— Pas, la fille de la mère Mathieu ? ajouta Charlot, elle est morte.

— Non ! non ! elle est enfermée quelque part, dans cette terrible maison. On lui avait permis de m'accompagner, mais dès l'instant où j'ai mis le pied là, je ne l'ai plus revue.

— Les deux jentils se regardèrent avec étonnement. Ils se consultèrent rapidement. Retourner sur leurs pas serait une folie. D'ailleurs, ils n'auraient le temps de réfléchir qu'Emma Keradenc serait en sûreté.

Ils étaient arrivés presque à la hauteur du pont de l'abbaye, lorsque Emma, qui n'avait pour chaussures que de légères pantoufles de satin trébucha et poussa un cri étouffé de douleur.

— Vous vous êtes fait mal ? demandèrent simultanément Georges et Charlot.

— Non, répondit-elle, vivement ; c'est peu de chose ; mon pied a touché sur une pierre, et la cheville.

Elle s'arrêta en émettant un autre gémissement, et elle serait tombée si Georges ne l'avait soutenue.

— Elle s'est évanoui ! cria ce dernier, des pieds comme les siens ne sont pas faits pour se briser sur un pavé aussi détestable.

— En avant, dans cette porte, dit Charlot ; elle sera abritée, contre le froid qui est assez piquant, tandis que je tâcherai de trouver une voiture.

La porte sous laquelle ils s'arrêtèrent semblait appartenir à l'une de ces vieilles maisons, comme il y en avait beaucoup dans le quartier, qui tombaient en ruines, et qui n'étaient plus habitées, que par les rats.

Georges, qui était resté près de la jeune fille, tandis que Charlot était à la recherche d'une voiture, entendit soudainement le sabot de cheval sur le pavé.

— Xie, Charlot, cria-t-il ; la couleur revient à ses joues, et une fois dans la voiture.

— Avant qu'il eût achevé sa phrase, une main se posa sur son épaule, et une voix s'éleva à son oreille.

— Je suis revenu à temps, et juste à temps, il paraît ; cinq minutes plus tard, et l'usage était évité.

Avec un cri, un cri d'étonnement et de rage, Georges bondit sur ses pieds.

Il avait reconnu la voix de Rodolphe Mortagne.

La jeune fille, en effet, se tenait calme et triomphante, l'homme qui était devant elle, plus au repos.

Il y avait sur son visage un sourire moqueur, il avait les bras croisés, et regardait Georges d'un air de dédain.

Près de lui était un homme à cheval, et qui tenait par la bride celui d'où Mortagne avait sauté à terre.

— Misérable ! dit Georges ; je vous rencontre, enfin !

— Enfin ! répéta Mortagne en haussant légèrement les épaules, franchement ; j'ignorais que vous m'avez cherché. C'est un honneur dont je tâcherai de me montrer digne.

— Je vous connais, Rodolphe Mortagne.

— Moi, je sais qu'on vous appelle Georges France ; quant à un autre nom, je ne vous en connais pas encore.

— En parlant à Mortagne, par un mouvement soudain, agile, se plaça entre Georges et Emma Keradenc.

— Arrière ! infâme ! cria France en saisissant son poignard ; mais, hélas ! ses pistolets étaient dans le pardessus, dont il avait entortillé notre héros.

Mortagne fit entendre un rire sardonique.

— Il paraît, dit-il, que nous allons avoir à nous disputer cette demoiselle ; soit, la fortune de la guerre en décidera.

L'homme à cheval avait fait un mouvement pour s'interposer, et l'on entendit le bruit d'un pistolet qu'on armait.

— Recule un peu, Matteo, et ne fais rien sans mes ordres, dit Mortagne sèchement et d'un ton de commandement. C'est un diable de ces gentils hommes et je ne voudrais pas priver inutilement de ses chances.

— L'infâme ! la jeune fille qui gisait par terre.

Les yeux animés par la colère, et le poignard levé, Georges s'avança sur son adversaire.

Celui-ci, reculant de quelques pas, prit également son poignard, et roula son manteau autour de son bras gauche, attendant l'attaque avec embarras.

Les deux rivaux étaient maintenant face à face, silencieux et immobiles, le pied avancé, la main prête et l'œil en alerte.

Tous deux étaient ardents au combat, et cependant l'un et l'autre hésitait à porter le premier coup.

— Fon ! murmura-t-il entre ses dents serrées ; crois-tu, avec ton jeu d'enfant, triompher d'un homme dont l'éducation a commencé avec les Italiens, et s'est achevée chez les Malais ?

Toujours reculant, Mortagne demeura sur la défensive, jusqu'au moment où son dos toucha au mur adjacent ; alors, changeant de tactique, il se jeta de côté, se pencha presque à terre, et, comme un tigre des forêts de la Malaisie, sauta sur son antagoniste, l'entoura de son bras gauche, et leva la main droite dans laquelle brillait son poignard.

Mais Georges était sur ses gardes, et, par un mouvement également rapide, réussit à parer le coup.

Ce fut à qui des deux saisirait le bras droit de l'autre, et frapperait le coup fatal qui déciderait le combat.

Si Mortagne avait l'avantage par sa science, Georges était plus que son égal en force, et il se défendait avec la plus grande énergie, sans cependant parvenir à percer les plis du manteau qu'on lui opposait.

C'est qu'aussi, nous avions oublié de le dire, la pointe de son poignard s'était cassée en pénétrant la serrure de la chambre où était enfermée Emma Keradeuc.

— Faut-il tirer, signor ? demanda l'homme à cheval. . . . J'entends les roues d'une voiture qui vient par ici !

— Non, répondit Mortagne ; c'est à moi de régler mon compte avec M. Georges France.

— Misérable ! cria ce dernier ; si l'acier est impuissant, je t'étranglerai !

L'acier d'un poignard n'est jamais impuissant répondit Rodolphe, d'un ton moqueur. Il a été trop souvent mon ami pour me faire défaut en ce moment.

En parlant ainsi, il leva la main droite que Georges avait lâchée en voulant le saisir à la gorge.

Il y eut un cri, un cri de triomphe poussé par Mortagne. Les deux combattants se serrèrent si fort qu'ils roulèrent ensemble sur la terre, qui se rougit d'un flot de sang.

Tous deux étaient tombés, mais un seul se releva. Ce fut Mortagne !

Il rit de sa façon railleuse, et essuya tranquillement la lame de son poignard à son manteau.

— Qu'en dis-tu, Matteo ? demanda-t-il en s'adressant à son compagnon, qui sauta alors à bas de cheval, un combat est bientôt fini, n'est-il pas vrai ?

— Il aurait pu se terminer moins à votre satisfaction, si son poignard avait été autrement.

Et Matteo lui montra l'arme qu'il avait prise de la main de Georges.

— C'est vrai, la pointe est brisée ; cela a été heureux pour moi, car il ne se défendait pas mal pour un novice.

— Qu'est-ce qu'on va faire de cette carcasse ? demanda Matteo en poussant du pied le corps de Georges France, mais sans chercher à le relever.

— Laissons-le où il est, répondit Mortagne. Il a des amis près d'ici, puisqu'il m'a pris pour l'un d'eux. Mais voilà le bijou qui mérite notre attention, ajouta-t-il en prenant Emma Keradeuc dans ses bras. Aide-moi à la placer devant moi à cheval, et hâtons-nous ; le jour va paraître, et nous avons du chemin à faire.

Avec l'assistance de Matteo, Rodolphe posa la jeune fille sur son cheval, sauta lui-même en selle, et la soutint en l'entourant de son bras.

— Quel est ce bruit ? dit-il ; quelque voiture qui entre dans la rue !

— C'est la voiture dont je parlais tout à l'heure. Mais basta ! elle va comme une tortue. Nous n'aurions guère sujet de nous presser, si nous n'avions une autre poursuite à craindre.

— A craindre ? Pour plusieurs raisons, je veux éviter cette poursuite, mais je ne la crains pas. Allons, en selle, et vite, sans quoi nous aurions des démêlés avec la police, vous me rejoindrez à la barrière.

Matteo obéit, et tous deux sortirent de la rue au moment où le sucre y entraît par l'autre extrémité.

La voiture s'arrêta devant la porte où s'était livré le combat. Charlot sauta à terre, et tomba agenouillé auprès du corps de son ami.

XXI

Il n'est pas mort. — Un secours inattendu

Il serait impossible de trouver des mots pour exprimer le chagrin et la douleur qu'éprouva Charlot, en voyant quel événement terrible s'était passé durant son absence.

Georges France blessé, peut-être dangereusement ; Emma Keradeuc de nouveau prisonnière, car il ne doutait pas que tout cela ne fut l'œuvre des gens de Rodolphe Mortagne.

Il s'était penché sur son ami pour examiner sa blessure, quand le claquement d'un fouet lui fit relever la tête.

Le cocher, après avoir rassemblé les rênes de ses chevaux, s'apprêtait à s'en aller.

Charlot le pria d'arrêter.

— Non, non pas, repliqua l'antomédon ; je ne veux rien avoir à faire avec tout cela. Vous pouvez assassiner qui vous voudrez, je m'en inquiète peu, mais vous ne ferez pas un cercueil de ma voiture.

— Mais mon ami va mourir au bout de son sang.

— C'est son affaire.

— Mais je suis étranger dans ce pays.

— C'est votre affaire. La mienne est de veiller sur ma voiture et ma réputation, et je ne souffrirai pas que l'une ou l'autre ait à souffrir pour le service de personne.

La dernière partie de cette réponse fut perdue pour Charlot, car quand il acheva sa phrase il était déjà loin.

— Qu'est-ce que je vais faire ? murmura Charlot en voyant le cocher s'éloigner. A qui demander secours ?

— Au docteur Raymond, dit une voix derrière lui.

Il se retourna et vit penché sur le corps de Georges le docteur noir.

Il avait ouvert le gilet de Georges, et examinait la blessure.

Le poignard a rencontré une côte, qui, heureusement, a fait dévier le coup qui aurait pu être fatal, dit-il. Votre ami a été insensé d'oser attaquer un homme comme Mortagne, avec une arme pareille.

Il indiqua le poignard brisé qui était aux pieds de Charlot.

— Rodolphe Mortagne ! s'écria ce dernier, impossible.

— Pourquoi cela ?

(A continuer.)

LE CONCOURS PROVINCIAL, AGRICOLE ET INDUSTRIEL

POUR 1870

Ouvvert au monde entier !

AURA lieu en la Cité de Montréal, MARDI, MERCREDI, JEUDI et VENDREDI, 13, 14, 15 et 16 SEPTEMBRE, sur le terrain Avenue Mont-Royal, près de Mile-End.

Prix offerts. \$12,000 à \$15,000

Pour la liste des prix et les blancs d'entrée dans les deux départements, s'adresser au Secrétaire du Conseil d'Agriculture, No. 615, rue Craig, à Montréal, ou aux Secrétaires des Sociétés d'Agriculture de Comté, qui en seront amplement pourvus.

Les entrées dans le Département Agricole, devront NECESSAIREMENT être faites le ou avant SAMEDI, le 27 AOÛT, mais pour les produits agricoles, ce temps sera prolongé jusqu'à SAMEDI, le 3 SEPTEMBRE, ainsi que pour les objets du Département Industriel.

N.B.—Messieurs les concurrents voudront bien faire leurs entrées aux dates spécifiées ci-haut, après lesquelles le Secrétaire les refusera infailliblement ; cet ordre étant nécessaire pour terminer les bâtisses et autres préparatifs de l'Exposition.

Des arrangements seront faits avec les principales lignes de Chemins de Fer et de Navigation, pour rapporter, FRANCO, à destination, tout objet ou animal exposé qui n'aura pas été vendu.

Pour plus amples informations, s'adresser au soussigné, Secrétaire du Conseil d'Agriculture de la Province de Québec.

GEORGES LECLERE,

Secrétaire C. A. P. Q.

Montréal, 14 Juin 1870.